

Urgences



Cauchemar

Christine Bernard

Numéro 6, 4e trimestre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025089ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025089ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bernard, C. (1982). Cauchemar. *Urgences*, (6), 27–32.
<https://doi.org/10.7202/025089ar>

CHRISTINE BERNARD

Cauchemar

CAUCHEMAR

Le départ de mes parents pour le Mexique, l'idée qu'ils passeraient une semaine loin de lui avait effrayé mon petit frère, qui avait sept ans. On était au mois d'avril et les vacances de Pâques commençaient.

Nos parents étaient partis dans l'après-midi. À l'heure qu'il était, ils devaient être à Montréal, où ils changeraient d'avion pour se rendre à Acapulco. À chaque instant, mon petit frère me demandait où étaient rendus papa et maman. Malgré une impatience grandissante, je m'efforçais de répondre sur un ton enjoué.

Je devais garder mon frère jusqu'au samedi suivant. La tâche qui m'attendait m'inquiétait un peu, car je n'avais jamais remplacé ma mère plus qu'une nuit. Mais du haut de mes quinze ans, je me voyais déjà obéie et respectée; je prévoyais donc de passer une semaine assez facile. De rester seule avec un petit garçon si jeune dans la grande maison silencieuse me faisait un peu frissonner, mais ce frisson-là en était plutôt un d'orgueil: en m'ayant confié cette responsabilité, mes parents me prouvaient qu'ils me faisaient confiance.

C'était le premier soir que j'avais à passer seule avec mon frère. J'avais réussi, à force d'histoires et de chansons douces, à endormir son petit esprit troublé par tant d'émotions. Il avait pleuré une bonne partie de la soirée, inquiet que maman et papa ne fassent un accident et qu'il n'y ait de gros méchants pour les attraper et leur voler leur argent, ce qui les empêcherait de revenir. "Et si ça arrivait, pensai-je..." Mais je chassai rapidement de ma tête cette idée qui, inquiétante, était de surcroît invraisemblable... ou presque.

Après avoir délicatement fermé la porte de la chambre, je m'éloignai sur la pointe des pieds et me dirigeai vers la cuisine où je m'assis, soulagée d'une corvée. L'enfant couché, je pouvais enfin goûter à un repos mérité. J'avais toute la soirée pour rêver de ce que je ferais de mon temps pendant l'absence de mes parents. Certes, je n'aurais pas d'excédent de liberté, mais il y aurait quand même des soirs où je pourrais inviter des amis et avoir un

peu de plaisir sans la peur de déranger dans leur calme des parents désireux d'avoir la paix. Sortant de mes songes, j'entrepris de faire une liste d'épicerie et de dresser le menu de la semaine. Une chose de moins à penser. Car j'avais toujours détesté passer des heures devant une armoire ouverte à me demander ce que j'allais préparer pour le repas.

J'allumai la télévision, machinalement, car c'était ce que je faisais toujours en passant devant elle si elle était éteinte. Comme l'émission n'était pas du genre qui m'intéressait, je pris un livre et me plongeai dedans, m'arrêtant de temps en temps pour écouter le silence et les craquements provoqués par le vent qui hantait le bord de la mer. Notre vieille maison chantait, les soirs de tempête et justement, c'en était un. On entendait les vagues déchaînées gravir la plage pour en redescendre aussitôt après avoir happé au passage tout ce qu'elles pouvaient attraper. Le vent sifflait dans les branches et les fils électriques. Je savourais ces bruits comme on savoure une belle musique.

Soudain, un léger bruit me fit tendre l'oreille. Une sorte de gémissement qui venait de la chambre d'enfant. Je me levai de mon fauteuil et allai voir ce qui n'allait pas. J'ouvris la porte. L'oreille aux aguets, j'avançai. La porte, poussée sans doute par un courant d'air, se referma toute seule. Le bruit qu'elle fit me glaça. Puis, ayant découvert la source de ma frayeur, je reportai mon attention sur mon petit frère, qui dormait sans aucun signe d'agitation. Au contraire, son sommeil le rendait semblable à un petit ange blond; il souriait. Je ne refermai pas la porte en sortant, au cas où il se serait réveillé. Je savais qu'il avait de la noirceur une peur morbide.

L'esprit tranquille, je retournai à ma lecture. Après un moment, j'éprouvai une drôle de sensation, comme si quelqu'un m'épiait. Je levai les yeux de mon livre et dus me retenir pour ne pas pousser un cri d'effroi. Mon petit frère était là, debout; il me regardait. Il était livide, paraissait sortir d'un cauchemar atroce. Je l'interpelai d'une voix douce. Silence. Il me fixait toujours de ses grands yeux bleus dénués d'expression. Un frisson d'épouvante me traversa, des omoplates jusqu'au bas du dos. Je prononçai de nouveau son nom, mais d'une voix plus forte. Pas de

réponse. La panique commençait à s'emparer de moi. Puis, m'efforçant de garder mon calme, je me dis qu'il était sûrement somnambule. Je me levai doucement et m'approchai de lui. Je le pris dans mes bras. J'allai le coucher sans autre aventure et le vis avec un plaisir satisfait fermer les yeux pour retourner au pays des merveilles.

Je m'apprêtais à sortir de la chambre, quand une bouffée d'amour pour ce petit être sans défense me fit me retourner en arrière. Je faillis m'évanouir. Il était de nouveau là; le regard vide, il me suivait. Je me forçais à garder mon sang-froid, mais mes ongles s'enfonçaient malgré moi dans mes paumes et un imperceptible tremblement s'emparait de mon corps crispé par l'effroi. Je restais plantée là à regarder ces yeux sans vie, paralysée par la peur qui m'envahissait. J'étais incapable de bouger, fascinée, hypnotisée, même, par ce visage innocent qui prenait dans la pénombre des airs de fantôme. Ravalant difficilement ma salive, je réussis à me déplacer jusqu'au salon, où je me laissai aller sur une chaise, les yeux toujours fixés sur la petite forme aux joues pâles qui avançait dans ma direction. Arrivé devant moi, il s'arrêta et dit d'une toute petite voix: "Maman..."

- C'est moi, fis-je, hésitante.

- Non! Je veux maman! Maman-maman-maman-mamaaaaaaan!

Tentant de le calmer, ce qui fut inutile, je lui disais des mots doux, de ceux que maman lui chantonnait pour l'endormir, lorsqu'il était malade. Je lui murmurais ce qu'il appelait ses mots de miel, mais sans succès. Il hurlait et se débattait comme un vrai possédé, je n'arrivais pas à l'approcher. Dans son élan, il avait renversé une lampe dont l'ampoule avait explosé. Occupée à essayer d'attraper mon frère sans recevoir trop de coups de pieds, je n'avais pas remarqué la petite flamme qui s'était détachée de l'ampoule pour courir sur les franges du tapis. Ce n'est que lorsqu'il s'immobilisa soudain que je compris qu'il se passait quelque chose qui détournait de moi son attention. Je suivis son regard affolé.

Le feu! Le feu avait dévoré le bord du tapis et semblait vi-

te se diriger vers le tas de journaux déposés près du piano. La panique m'empêcha de réagir sur-le-champ, mais je ne mis que quelques secondes à m'emparer d'un manteau qui traînait là comme par hasard et tuer la flamme avant qu'elle ne se rende où son appétit la voulait bien mener. La dernière langue de feu éteinte, je redressai la lampe et me retournai lentement, prudemment vers le bambin qui était resté immobile, sans proférer un son pendant tout ce temps. Il dormait, tel une tache bleu pâle sur le ciel nuageux du tapis beige. De l'hystérie dont il avait tout à l'heure été la proie ne restaient qu'une égratignure près de sa lèvre et une trace de larme qui lui descendait jusqu'au menton.

Je m'assis près de lui et sans raison, me mis à lui chanter tout bas sa chanson préférée, celle qu'il voulait toujours entendre avant de s'endormir. Je lui pris la tête et l'installai sur mes genoux. D'une voix qui se voulait suave, je commençai :

“À la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baignée
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.”

Peu à peu, il ouvrit les yeux. Je m'arrêtai subitement de chanter, prise par la peur qu'il ne recommence une autre crise. Il avait peur, lui aussi, mais à ma vue, il sembla se rassurer. Il se blottit contre moi en me disant : “Maman, elle est venue me voir, hier soir. Elle est au ciel avec le petit Jésus et mon chat Pistache, mais papa s'en vient bientôt, tu sais...”

- Tu as rêvé, dis-je.

- Maman, elle est au ciel, maintenant...

Il se rendormit. Épuisée, je le mis au lit et m'y étendis à mon tour, à ses côtés. Je ne tardai pas à sombrer dans un profond sommeil peuplé de fantômes, de petits garçons en bleu et de sorcières dansant autour d'un tapis en flammes. J'entendais au loin la sirène des pompiers qui approchait, s'amplifiait jusqu'à en de-

venir insupportable. Je m'éveillai, en nage, encore secouée de tremblements. J'entendais encore le bruit infernal de la sirène. C'était le téléphone. Avec un soupir de soulagement, je décrochai: "Allô?"

- Allô, ici la Sûreté du Québec. C'est bien vos parents qui étaient à bord du 747 pour Acapulco?
- C'est exact.
- Nous avons le regret de devoir vous informer que leur avion s'est écrasé pendant les manoeuvres d'atterrissage. Votre père est à l'hôpital d'Acapulco, d'où il sera transféré pour venir à Montréal.
- Et ma mère...
- Elle... Elle ne s'en est pas sortie, mademoiselle.
- ... Merci.

Je raccrochai le combiné avec un hoquet de désespoir et regardai le petit visage paisible qui dormait près de moi. Je me mis à pleurer tout bas. Tout à coup, je sentis une petite main fraîche se glisser dans la mienne:

- "Pourquoi tu pleures? Faut pas pleurer. Tu vas voir: je serai sage et maman va revenir samedi avec tout plein de cadeaux."